

RICARDO LEVENE

LES ORIGINES DE BUENOS-AIRES
ET LE SENS
DE SON ÉVOLUTION HISTORIQUE

PARIS

LA REVUE ARGENTINE

1937

LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DU RIO DE LA PLATA

La découverte fut la révélation géographique et la conquête est un transvasement de la civilisation chrétienne dans le Nouveau Monde.

Pour l'histoire de nos origines, la grande figure de navigateur est celle de Juan Diaz de Solis, qui paya de sa vie la gloire immortelle d'avoir découvert la Mer Douce, le large estuaire, notre Rio de la Plata, et la figure intrépide de *conquistador* est celle de don Pedro de Mendoza, qui réalisa la première fondation du port et de la ville de Buenos-Aires et mourut déçu pendant le voyage de retour en Espagne, nous léguant la grande ville d'aujourd'hui, et les deux faits extraordinaires et dramatiques sont des épisodes du tableau éblouissant de la découverte et de la conquête de l'Amérique.

Entre ce présent que nous vivons intensément et les commencements lointains que l'historien évoque au travers des documents avec une intuition sympathique du passé, il existe un jeu de forces et une relation de continuité et de succession. Pour ausculter l'âme d'un peuple et découvrir ses sentiments dominants et ses qualités ancestrales, il faut suivre un itinéraire, venant de face, du passé au présent. L'histoire est toujours un courant de vie qui tire de ses sources un torrent d'émotion. Il y a une histoire éphémère, celle de petits intérêts, qui naît et meurt avec les individus, et il y a une histoire éternelle, celle de grands faits pour la vie collective, qui continue en nous et perdurera pour les siècles.

La gloire de l'Espagne est indissolublement unie à l'entreprise d'Amérique. L'Espagne va s'étendant dans les îles et sur la terre ferme de la mer océane, découvertes ou à découvrir, conquises ou à conquérir, progression qui ne s'interrompt pas au cours des trois siècles de sa domination, accomplie sans solution de continuité par les gouvernements et le peuple. Presque jamais, a dit intentionnellement l'historien des Indes Gonzalo Fernandez Oviedo, leurs majestés ne mirent leur avoir et leur argent dans ces nouvelles découvertes, excepté du papier et de bonnes paroles, mais ces bonnes paroles étaient les belles paroles encourageantes remplies d'espérances, et c'étaient aussi des paroles d'attention pour mettre ordre dans la marche ou pour orienter la caravane avec ses voluptés héroïques et ses ardeurs tourmentées. Dans leurs âmes vibrèrent à l'unisson la foi religieuse, la soif de richesse, la passion de commander, le sentiment de l'amour et l'admiration devant la nature. En même temps qu'ils décrivaient aux rois les lieux qu'ils venaient d'occuper, les cas extraordinaires de leurs promesses et les miracles qu'ils espéraient anxieusement accomplir, les conquistadors chantaient les merveilles du paysage.

Si l'on veut avoir une idée de la colonisation, il est nécessaire d'embrasser l'immensité de ce scénario et de comprendre ses différences suivant les divers secteurs géographiques.

Le génie hispanique a été perméable au milieu sous la pression des influences régionales et de l'immense masse des aborigènes. La conquête, comme la colonisation, comme le gouvernement indien, va s'adaptant avec souplesse selon les lieux et les moments historiques, se mêlant, non seulement aux races, mais aux régimes politiques et économiques de l'Amérique précolombienne et de l'Espagne découvreuse,

L'unité de la conquête est dans la Nation qui la réalisa — en sa psychologie et en ses institutions — et la diversité jaillissait de la source de chacun des peuples d'Amérique. Tels furent par moments la conjonction et par moments le choc des deux puissants courants historiques. L'unité politique des trois siècles de la domination espagnole ne

détruisit jamais les vocations propres des communautés américaines préparées de cette façon à constituer des nations indépendantes.

C'est que les différences des provinces étaient profondes. Elles le furent, en premier lieu, par rapport à la conquête même. L'héroïsme déployé ne brilla pas toujours dans la guerre inégale avec les indigènes, car dans la plupart des cas une poignée d'Espagnols suffisait pour dominer les naturels. Le véritable héroïsme était d'organiser l'expédition nourrie pour explorer et occuper le désert, de diriger les troupes avec fermeté et de s'élancer dans l'immensité. Au Rio de la Plata beaucoup plus qu'en d'autres districts, les conquistadors s'avançaient en parcourant des solitudes où erraient les Indiens qui se défendirent avec bravoure, tandis qu'au Pérou et au Mexique l'opposition vint des gouvernements, écrivait avec raison il y a un siècle Pedro de Angelis dans « Coleccion de Obras y Documentos ».

Du point de vue de la fondation de villes, en dépit de son nom séducteur, le Rio de la Plata était la région sans mines et presque sans Indiens, en contraste évident avec les grands empires indigènes et miniers du reste de l'Amérique. De tels faits constituent les bases économiques et politiques de notre société embryonnaire.

Dans la « Capitulación » avec don Pedro de Mendoza, l'importance exceptionnelle que le roi assignait à la conquête de ces provinces est patente, principalement si on les compare avec celle du Chili pour l'extension des domaines reconnus à l'*Adelantado*, et pour les obligations qu'il avait à remplir, dont pour n'en citer qu'une seule, celle de conduire à leur côte mille hommes en deux ans, tandis qu'Almagro et Alcazaba devaient emmener seulement deux cent cinquante hommes pour la conquête du Chili.

On a observé que l'expédition de don Pedro de Mendoza se caractérisait par l'abondance de chevaux de guerre et par l'absence de bétail bovin et même de grains. Il convient d'élucider ce point en lui donnant son exacte signification. L'expédition de Mendoza débutait la conquête et la colonisation en entrant dans un territoire insoupçonné, avec une ignorance totale de sa géographie. Il est exact qu'elle visait

le Haut Pérou pour sa richesse minière, et la composition militaire de l'expédition met en évidence l'objectif de la conquête par les armes, qu'il était indispensable d'assurer préalablement, de même que la nombreuse composition sociale, spécialement en laboureurs, artisans, étrangers et femmes, découvre son caractère économique et colonisateur. Dans la propre convention avec Mendoza, cela est prévu et dit de manière explicite. « Pour conquérir et peupler les terres qui se trouvent au rio de Solis, que l'on appelle de la Plata, où est allé Sébastien Cabot. »

La colonisation du Pérou eut une certaine teinte seigneuriale dès ses origines. Seize ans après la conquête, il y avait déjà huit mille Espagnols, lesquels n'attendaient que des faveurs.

En conclusion, les établissements du Rio de la Plata et de Tucuman furent des entreprises de conquête et de colonisation en même temps, d'où vient que les insignifiants villages d'alors se sont changés par des raisons économiques et sociales en noyaux de concentration humaine consolidés par le travail.

Pour expliquer la grandeur argentine, le volume et la densité de ses villes, il faut avoir présentes à l'esprit cette structure et ses cellules originelles changées en la réalité macroscopique d'aujourd'hui.

L'EXPÉDITION DE DON PEDRO DE MENDOZA ET LA FONDATION DE BUENOS-AIRES

En janvier 1534, Fernand Pizarre apporta à la Cour d'Espagne les échantillons des trésors du Pérou et quatre mois plus tard le roi signait à Tolède, le même jour, les « capitulations » pour la conquête du Chili avec Almagro et Alcazaba, avec don Pedro de Mendoza « mon serviteur et gentilhomme de ma maison », pour le Rio de la Plata.

Un an et quelques mois après, retardée par la maladie de « l'Adelantado », la magnifique flotte levait l'ancre, avec mil huit cents personnes embarquées en seize navires,

suivant les données historiques de Enrique de Gandía. Elle était dirigée par l'inquiet don Pedro de Mendoza, d'une fermeté et d'une ardeur extraordinaires, qui avait voyagé en Italie, en Allemagne et en Autriche. Il avait trente-cinq ans au moment d'entreprendre le voyage, et bien que son corps fut cruellement ravagé par la maladie, l'expédition et les péripéties de la marche allaient refléter la volonté de l'Adelantado, dont l'âme s'enflammait avec les ardeurs de sa jeunesse.

Dans sa suite figuraient des nobles, des notables, des prêtres, des soldats, des femmes, des gens du peuple. Les habitants devaient recevoir les terrains pour édifier des maisons, des terres et des eaux convenables destinées au travail, en observant de tous points les ordonnances en vigueur. « L'Adelantado » avait l'autorisation d'emmener deux cents esclaves noirs et par d'autres dispositions on spécifiait l'obligation d'emmener un médecin, un chirurgien, un apothicaire et les ecclésiastiques nécessaires pour l'instruction des Indiens. Dans le nombre se mêlèrent en quantité, par permission spéciale, les étrangers, Allemands, Portugais, Anglais et Flamands.

Telle fut l'expédition qui commença par l'exécution, sur les côtes du Brésil, du Maréchal de Camp Juan Osorio, comme traître et mutin, tragique exécution à laquelle l'historien Mariano de Vedia y Mitre a consacré une étude spéciale. Grande expédition par le nombre et la portée, qui fonda dans les premiers jours de février 1536 le port et la ville de Notre-Dame Sainte-Marie du Bon Air, appelée ainsi en hommage à la vierge très chère et très populaire chez les marins de tous les peuples, « Notre-Dame du Bon-Air » (*Nuestra Señora del Buen Aire*).

C'est Pablo Groussac qui a appelé cette entrée de don Pedro de Mendoza l'expédition au pays de la faim.

Ulderico Schmidel, soldat allemand qui faisait partie de l'expédition et premier chroniqueur de ces événements, conte que la bourgade qui venait d'être fondée se mourait de faim. Passés les premiers jours d'entente à l'amiable entre Espagnols et Indiens, où ces derniers procuraient la provision de poisson et de viande, la guerre et la faim

commencèrent. L'angoisse croissait parce que les animaux avec lesquels on avait coutume de l'apaiser faisaient défaut, au point que l'on rongea des souliers et des cuirs. Comme trois Espagnols avaient mangé un cheval en cachette, on leur appliqua la peine du gibet, et dans la nuit d'autres Espagnols mangèrent cette chair humaine, « de la ceinture vers le bas », ajoute Francisco de Villalta qui fournit d'autres renseignements tragiques sur la mortalité des Espagnols. Voilà la scène illustrée par Schmidel, qui se grave dans l'esprit, reflétant au vif un peu de la cruauté de l'époque. « Cette famine fut si grande, écrivit Isabel de Guevara, que même celle de Jérusalem ne peut lui être comparée ».

Les horreurs de la faim les avaient forcés de manger de la chair humaine, tel est le fait extraordinaire qui arrache cette plainte au chroniqueur Ruiz Diaz de Guzman : « Les vivants avaient pour subsistance ceux qui mouraient de faim. »

Il est possible qu'il y ait exagération dans les faits numériques, mais il demeure toujours une part de vérité brutale quant aux terribles privations qu'ils durent supporter.

C'est précisément dans les ombres de cette misère que s'engendrait notre richesse d'élevage, source du futur bien-être. Il est intéressant de citer, en effet, les chevaux et les juments introduits avec l'expédition de Mendoza. C'étaient des chevaux andalous, ancêtres des poulains de la pampa, qui, plus tard, furent utilisés également par les indigènes. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que le cheval allait être l'élément de valeur économique et sociale sans lequel il est impossible de comprendre les mœurs et la vie rurale et politique de nos pampas.

La pépinière de bétail sauvage se reproduisit si bien qu'avec les années ce fut extraordinaire, les premiers moutons et les chèvres s'y ajoutant plus tard, ainsi que les troupeaux de bovins.

De Buenos-Aires partirent les expéditions vers les terres inconnues à la recherche de la Sierra de la Plata, fondant sur la route les forts de Bonne-Espérance et de Corpus

Christi, puis la ville de Notre-Dame de l'Assomption.

Vers le mois d'avril 1571, Pedro de Mendoza n'avait pas de nouvelles d'Ayolas, non plus que de Juan de Salazar et de Gonzalo de Mendoza, envoyés à sa suite. Les privations subies, l'hostilité des Indiens et sa propre et terrible maladie, avec la sensation de n'avoir rien atteint de tout ce qu'il se proposait le décidèrent à rentrer en Espagne en laissant deux cent cinquante hommes à Buenos-Aires, après avoir séjourné et avoir souffert en ces territoires plus d'un an et trois mois. Au passage de la Ligne de l'Équateur, ses maux s'aggravant, il dicta de nouvelles dispositions de ses dernières volontés, faisant des legs « pour le cas où il plairait à Dieu Notre Seigneur de me retirer de cette vie présente », dit-il avec résignation dans les termes rituels, et deux mois après le départ il succomba au cours du voyage et son cadavre fut jeté à la mer.

Ce fut une action brève, mais profonde que celle de don Pedro de Mendoza, le héros malade, purifié par la souffrance et le désenchantement. Par delà la vie l'histoire lui rendra la justice qui vient également pour les êtres doués de force et de décision, espèces de génies mystérieux quand ils réalisent les œuvres humaines avec l'alliance du temps pour les peuples et l'éternité.

La première fondation de Buenos-Aires dura cinq ans, de 1536 à 1541. L'un des marins de la flotte, Domingo Martinez de Irala, emmena la population pour centraliser les forces colonisatrices à Asuncion, tenant compte de raisons très valables, comme la nécessité de réunir les peu nombreux habitants qui se trouvaient en des lieux dispersés, les mettant en mesure de mener plus loin de nouvelles entreprises, l'amitié et la collaboration que l'on avait obtenus des Indiens agriculteurs du Paraguay et la proximité des Sierras de la Plata convoitées.

C'est une grave erreur de parler de l'échec de l'expédition de don Pedro de Mendoza.

On confond l'entreprise avec la tragédie personnelle de « l'Adelantado », qui effeuilla toutes ses illusions et celles de beaucoup de ses principaux compagnons, comme la mort de son frère don Diego, amiral de la flotte, survenue au

combat de Corpus Christi, et comme la fin émouvante de ce téméraire Juan de Ayolas, que la mort surprit parmi les Indiens au retour de son voyage fantastique dans le Haut Pérou, chargé d'or et d'argent. On confond l'entreprise avec des déceptions individuelles.

Mais Buenos-Aires et les centres de population issus de ses entrailles avaient été érigés aussi pour empêcher l'expansion portugaise qui était en train de s'arrêter. L'expédition de Mendoza triomphait, nonobstant la mort de quelques-uns, la misère, la désillusion et l'impuissance de la plupart, parce que Buenos-Aires achevait d'être créée définitivement par le bras énergique de son fondateur et qu'avant un demi-siècle de son évacuation les deux courants colonisateurs du littoral et du nord réclamaient le rétablissement de la ville de don Pedro de Mendoza, les hommes s'y trouvant désormais plus expérimentés et soumis aux sévères exigences économiques du travail de la terre, sans la fausse illusion de la richesse minière et aussi plus garantis politiquement des maux déchirants, l'ambition et l'anarchie qui avaient convulsionné jusqu'au scandale la ville d'Assomption.

LE PREMIER CYCLE DE SON HISTOIRE

La vie de la Buenos-Aires primitive s'étend obscurément depuis la fondation de Mendoza jusqu'au premier quart du xvii^e siècle, dans lequel se produisent des faits de grande importance pour son histoire. En 1617 est décrétée la division de ces territoires en deux gouvernements, celui de la Guayra et celui du Rio de la Plata, création de signification politique. En 1620 est institué l'évêché de Buenos-Aires, fondation de grande portée religieuse, et en 1622 est établie la Douane intérieure de Cordoba, pour séparer commercialement le Tucuman du Rio de la Plata.

Ce sont trois grands faits qui marquent la fin du premier cycle de l'histoire de Buenos-Aires, durant lequel s'est profilée sa structure civique et économique. En 1623 précisé-

ment, Antonio de Léon Pinelo écrivit le fameux « Memorial » défendant les droits et franchises de la cité naissante.

Après ce premier cycle, Buenos-Aires parcourt les étapes qui la dégagent graduellement de la misère en la conduisant au bien-être et ensuite à l'abondance.

Le biscayen Juan de Garay, à la tête de sa troupe, venait de La Assomption ouvrir « des portes à la terre pour que nous ne fussions pas enfermés », et après avoir fondé Santa Fé, il effectua le repeuplement de Buenos-Aires, en 1780, avec soixante-trois compagnons, parmi lesquels dix étaient Espagnols et les autres créoles. La simple narration des faits explique le sens de continuité entre la fondation de Mendoza et celle de Garay.

Sept ou huit jours après le repeuplement de la ville, — le 18 ou le 19 juin, — l'embarcation *San Cristobal de Buena-ventura* partait déjà pour l'Espagne, avec des passagers porteurs de communications de Garay et un chargement de peaux et de sucre. Sortilège du destin, la *San Cristobal de Buena-ventura* inaugurerait le trafic régulier avec l'Espagne, portant, avec le petit chargement, l'espérance de bénéfices futurs, sans soupçonner qu'ensuite la conjuration d'intérêts mesquins l'exploiterait et tenterait d'écraser sa vie économique. La bonne fortune de la *San Cristobal* devrait attendre des temps plus propices pour que son augure se réalisât malgré tout.

Ce qui venait de s'inaugurer c'était l'ouverture du Port de Buenos-Aires et l'amorce d'un trafic régulier, lequel, malgré les limitations décrétées, constitua un système à part du régime général du commerce indien, le régime de la ligne panamique, car, comme on peut le démontrer aujourd'hui, le port de Buenos-Aires fut ouvert en permanence au commerce extérieur.

L'abondance du bétail et les licences qui furent accordées pour son exportation déplacèrent dans la hiérarchie la valeur de la terre et l'opportunité de la travailler. Par conséquent, la terre ne fut pas un facteur dans la formation sociale de la colonie jusqu'au XVIII^e siècle parce qu'elle n'avait pas de prix. « Beaucoup de terre pour peu de vêtements » comme Telles intitulait un commentaire opportun à la vente, quatre

ans après le repeuplement de Buenos-Aires, du lot comprenant *estancia*, maison de campagne, jardin et terrain en ville, faite par Agustin de Zalazar à Pedro Moran, le tout pour « une cape de bure à moitié usée et des culottes de toile neuves plus un pourpoint de toile et plus un collet à crevés » Dans l'acte de vente, le vendeur déclarait, se soumettant au formalisme juridique de rigueur, qu'il se donnait « pour bien content et payé ».

Depuis 1602, en vertu de la permission du roi, qui concédait pour six années l'exportation de fruits de la terre pour le Brésil et la Guinée en échange de vêtements, chaussures, objets en fer et choses nécessaires, une activité commerciale nouvelle paraissait infuser la vie à la cité. Le Cabildo profita d'un moment si favorable pour améliorer sa misérable condition, et d'un seul accord, il édicta diverses résolutions sur les biens communaux.

Cette tentative ne donna pas le résultat espéré, et la Municipalité de Buenos-Aires continua de végéter dans la pauvreté et de se débattre dans l'impuissance. Au milieu du XVII^e siècle, le total des recettes du Cabildo pour couvrir les dépenses de ce que nous appellerions aujourd'hui l'administration municipale, s'élevait par an à 300 pesos.

A défaut de poète génial et de grand historien, Buenos-Aires des origines eut en Antonio de Leon Pinelo le penseur qui a défendu les droits de ses fils, qui a fait le relevé de ses services désintéressés, soutenant la conception anticipée que Buenos-Aires était la tête de vastes territoires des Indes auxquels le roi devait avec conscience donner des lois.

Le « Memorial » de 1623 d'Antonio de Leon Pinelo, dans lequel est exposée l'œuvre réalisée par la cité depuis sa naissance et où l'on supplie qu'il lui soit accordé la permission de commercer pour embarquer ses fruits vers le Brésil, Séville et l'Angola, est sans aucun doute du petit nombre des pages bien pensées écrites au XVII^e siècle sur Buenos-Aires, à la fois exposé des faits et critique, et malgré l'appareil érudit qu'il étale — c'était le vice littéraire de l'époque — l'auteur y atteint des effets habiles et même des accents inspirés.

Les habitants de Buenos-Aires — dit Pinelo — ayant

beaucoup souffert dans la pacification de cette terre, sont de ceux qui méritent la considération et la faveur, non pour les richesses de mines qui leur manquent, mais par l'importance du port, qui est grande, vassaux qui pour servir leur roi, ajoute-t-il, ont retourné le monde. Décrivant l'état de misère de la ville, « aussi lointaine que pauvre », il déclare que le commerce que l'on demande se réduit à des aliments. Avec largeur de vue il explique les graves erreurs qui ont été commises en légiférant de manière si étrange pour Buenos-Aires, marquant en premier lieu le caractère parfois frivole, d'autres fois passionné, des rapports qui ont été fournis.

« Vieille maladie des Indes, dit-il, car ceux qui en viennent paraissent ne pas répondre des talents qu'elles ont, ni appuyer leurs prétentions, mais en se donnant comme très entendus, sans qu'on le leur demande, ni faire la part de ces choses, ils font des discours et donnent des documents qui n'aboutissent qu'à mettre le désordre dans la question. »

Un mal plus grand que celui qui résultait de l'action de ces rapporteurs officieux et inquiets affligeait Buenos-Aires : le mal causé par ceux qui en parlaient sans la connaître. « Car à présent non seulement ceux qui ont été aux Indes discourent sur son gouvernement, mais aussi ceux qui ne les ont pas vues, forgeant des conjectures qui serrent les choses de près en apparence, et en réalité n'ont pas de force. » De là, selon Pinelo, les erreurs accumulées dans les œuvres de Garcilaso, Acosta, Herrera, Machuca et même les absurdités de la législation, comme cette cédule royale de 1619 qui prescrivait au gouverneur de Buenos-Aires de faire semer du maïs, du blé, de l'orge, des légumes, car « celui qui indiqua qu'ils manquaient ou faisaient défaut ou bien n'avait pas vu cette terre ou bien voulut de propos délibéré se tromper. »

• Pinelo critique avec sévérité l'établissement de la douane intérieure de Cordoba (1622), car on interdisait à Tucuman de faire du commerce avec Buenos-Aires, à cent lieues, pour l'obliger à le faire avec Porto Bello, qui en est à douze cents. Buenos-Aires sollicitait le commerce avec Tucuman « non seulement par grâce, mais par justice », proclame Pinelo,

qui eut la vision de la fonction hégémonique de Buenos-Aires, économique et politique.

BUENOS-AIRES, CITÉ DU BIEN-ÊTRE ET DE LA VICTOIRE, DÈS LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

Il y avait un quart de siècle que Buenos-Aires jouissait des franchises défendues par Pinelo et elle était encore au milieu du XVII^e siècle la ville de quatre cents maisons, construites en argile, couvertes de roseaux et de paille, très spacieuses avec leurs grands patios et, derrière les habitations, les jardins et les vergers. C'est dans la *Relation du Voyage* de Azcarate du Biscay, de 1658, que s'accuse ce premier trait dans la personnalité de la ville de Buenos-Aires : la vie était simple et l'on disposait de tous les aliments en abondance. Peu d'années après, à la fondation de la Première Audience de Buenos-Aires, en 1661, en vue d'empêcher la contrebande libératrice, il est spécifié dans un document que « le Port de Buenos-Aires a été pour les étrangers une si belle dame qu'ils n'ont omis aucun moyen, si coûteux qu'il fût, pour la courtoiser... Dès le début du XVIII^e siècle, Buenos-Aires est la ville aux ressources imprévues avec son port ouvert régulièrement par la politique des navires pourvus de manifestes et ensuite au commerce libre avec tous les ports espagnols et hispano-américains. Les voyageurs anglais du XVIII^e siècle insistèrent sur la première et sagace observation de Azcarate du Biscay, dégageant en l'habitant de nos pampas et de nos montagnes le sentiment euphorique de l'Argentin, le sentiment de la grandeur future du pays.

Dans cette conscience territoriale et économique germa une nouvelle force : le souffle de courage du peuple dans les guerres victorieuses contre les pirates d'abord, puis contre les Portugais, qui valut à la ville le glorieux titre de « Très Noble et Très Royale ».

Voici un autre trait profond dans la psychologie argentine : le sentiment de la valeur changé ensuite en culte du courage et extériorisé brillamment dans la guerre contre les

Anglais, qui lui fut la révélation de la conscience de ses propres forces.

Dans *El lazarillo de ciegos caminantes* qui est, comme on le sait, un des livres les mieux écrits et des observations les plus précieuses sur la société coloniale, Concolorcorvo dit que Buenos-Aires était la quatrième ville du Vice-Royaume du Pérou, après Lima, Cuzco et Santiago du Chili. En rien moins que vingt ans la cité s'était accrue notablement, en extension et en édifices, de 1749 où il la connut, à 1770 où il écrivait ses impressions. (Le recensement de 1778 donne pour Buenos-Aires 24.000 habitants et pour la campagne 12.900). Voilà déjà, surprise dans les remarques de Concolorcorvo, cette autre modalité qui est le rythme accéléré de la vie de Buenos-Aires et son aptitude à assimiler rapidement le progrès. La façon de vivre avait changé aussi. Il y avait maintenant des maisons bien construites avec de beaux meubles, et tandis qu'autrefois peu de gens s'occupaient d'avoir une maison de campagne et ne connaissaient d'autres fruits que les pêches, « aujourd'hui il n'y a personne de condition moyenne qui n'ait sa maison de campagne avec des fruits variés, de la verdure et des fleurs fournis par quelque jardinier européen. »

L'auteur cité se réfère de même aux coutumes et à la famille. Avec l'esprit de justice du voyageur écrivain plutôt que par galanterie de société, il exalte les qualités de la femme *porteña*. « J'ai vu des soirées où il s'en trouvait quatre-vingts, habillées et coiffées à la mode, expertes en danse française et en danse espagnole » et « les gens du commun et la plupart des dames en vue ne donnent aucune besogne aux couturiers, parce qu'elles coupent, cousent et ajustent, parce qu'elles sont ingénieuses et délicates. »

A Concolorcorvo appartient cette affirmation qui confirme ce qui a été antérieurement exposé sur la richesse de Buenos-Aires : « La viande est en telle abondance qu'on la conduit en quartiers par charrettes sur la place, et si par accident, comme je l'ai vu, il en tombe un quartier complet, le charretier ne se baisse pas pour le ramasser, quand il s'en aperçoit, et si par hasard un mendiant passe, il ne l'emporte même pas chez lui, parce que cela ne vaut pas le travail de le charger

à dos. Sur demande, on donne très souvent de la viande gratuitement, parce qu'on tue tous les jours beaucoup plus de têtes de bétail qu'il est nécessaire, seulement pour le cuir. »

Quand on atteignit les cent ans après la « dernière fondation », dit textuellement l'accord capitulaire du 6 juin 1680, se référant à celle de Garay, on proposa au Cabildo « quelque démonstration de réjouissance » : éveil de la simple allégresse de la ville. Selon la pratique en vigueur pour extérioriser le plaisir, on publia le ban, on plaça des luminaires dans les rues et aux portes des habitants, de même qu'aux maisons et portails du Cabildo.

La bourgade de don Pedro de Mendoza, qui avait vécu anxieusement sous le spectre de la faim, fut dès la fin du xvii^e siècle la cité du bien-être et de la victoire. Au xviii^e siècle elle devint le centre de la réorganisation des domaines espagnols d'outre-mer et la capitale du Vice-Royaume, qui était un colosse géographique, se préparant à être le berceau de la transcendante Révolution de Mai, qui porterait en triomphe en Amérique l'idéal de l'indépendance et de la liberté.

LA CITÉ QUI TRIOMPHE DE TOUS LES OBSTACLES

A partir de la commotion de 1810, la nouvelle histoire de Buenos-Aires commence avec sa psychologie de grand peuple.

La ville et le port sentirent s'agiter en leurs entrailles les germes d'une mission historique à réaliser.

La Révolution de Mai changea son esprit et en fit une ville d'idéaux supérieurs (elle n'avait que 50.000 habitants), sœur aînée des ferventes cités argentines et sœur solidaire des cités américaines.

De là l'effort pour mettre en pratique des réformes profondes dans l'ordre de la culture, dans l'instruction primaire, l'enseignement professionnel, les écoles pour l'enseignement féminin, de là la création de *La Gaceta*, l'établissement de la bibliothèque publique. Avec les premiers battements de la

Révolution de Mai, la ville aspirait à se parer du panache, le panache était l'Université, qui formerait, comme on disait alors, la pépinière qui produirait quelque jour des hommes qui fussent la gloire de leur patrie.

Ce fut Mariano Moreno, son fils préféré, qui prophétisa en 1810 la mission historique de Buenos-Aires, quand l'image de la nation s'ébauchait à peine. « Buenos-Aires est la ville qui triomphe de tous les obstacles », dit-il sentencieusement, « et qui après avoir établi d'une forme radicale l'ordre intérieur et la tranquillité de ses habitants dirige des expéditions qui sauvent les peuples frères de l'oppression dans laquelle ils gémissent. Le génie américain, qui a inventé tant de ressources en un seul peuple, fera des prodiges dans toute l'Amérique et établira — affirme-t-il, — une Constitution qui fera le bonheur du pays et l'honneur de l'humanité. »

Aiguillonnée par son rêve, Buenos-Aires transforma en tendances fécondes le matérialisme sensuel et les forces aveugles de la passion politique.

Le secret de son succès réside dans le jeu équilibré de la tradition et du progrès, quelquefois sans violence et même sans soubresaut, en avançant vers la conquête de ses idéaux.

Son esprit compréhensif la porte à répandre sa débordante vitalité, ce pourquoi elle commença à limiter ses propres prétentions en renonçant à être la capitale de sa province pour être celle de toute la Nation, la loi qui « fédéralisa » son territoire ayant été obtenue par le grand président Nicolas Avellaneda, en ce tournant de l'histoire qu'est 1880.

L'amour de Buenos-Aires est remonté à des régions sublimes.

José de San Martin, le Libérateur américain, qui s'imposa à lui-même un ostracisme volontaire, après avoir fondé des nations souveraines, et qui s'y soumit pendant près de trente ans, jusqu'à sa mort, laissa ce vœu nostalgique écrit dans son testament : il désirait que son cœur reposât à Buenos-Aires.

Et celui qui écrivit l'histoire de vies exemplaires et s'éleva pour cela par les ailes de la vertu morale et du génie politique, Bartolomé Mitre, formula de son exil dans une vision du Rio de la Plata cette vérité flatteuse et cette plainte profonde : « Chaque jour qui passe me convainc davantage que

les pays du Rio de la Plata sont de beaux pays pour y vivre et y mourir. C'est en eux que l'on vit la vie tempétueuse de la passion, que le cœur se répand en une atmosphère échauffée par des sentiments généreux, que l'intelligence a un culte, des idées et des inspirations reflétées dans les hommes et dans les événements publics, les baignant de cette lumière brillante qui caractérise toutes nos choses si petites qu'elles soient. Il est beau d'y mourir parce qu'en mourant dans la plénitude de l'énergie on peut s'écrier : j'ai vécu ! »

Par sa naissance, ce microcosme vivant créé par don Pedro de Mendoza au moment où parvenait en son sein l'incidence des courants d'un empire universel dans les limites duquel on pouvait faire le tour du monde sans sortir de la carte espagnole ; par son évolution progressive, visible en étapes accomplies à travers les générations et les siècles qui ont modelé sa personnalité ; par sa formation faite en même temps de robustesse corporelle, d'idéalisme politique et d'insubornable réserve spirituelle, Buenos-Aires, fidèle à ses origines et à son passé propulseur, est la cité médullairement argentine par sa capacité d'absorber et de façonner les masses humaines distinctes et son vibrant sentiment patriotique, avec un souffle de fraternité, qui en a fait une grande ville du monde, un foyer embrasé de la paix et de la culture contemporaine.